

La douceur

Questions

1. Qu'est-ce que la douceur évangélique ?
2. Comment vivons-nous concrètement la douceur ? (En famille, entre époux, avec nos enfants, dans nos amitiés, dans nos relations professionnelles, envers nous-mêmes)
3. Quels travers peuvent se présenter ? (Avec quoi ne faut-il pas confondre cette douceur ?)
4. Pourquoi cette vertu est-elle importante ? (Quel témoignage donne-t-elle aux autres ? Quel effet nous font les personnes douces ?)

Annexes

Saint François de Sales, citations

Le saint de la douceur, par excellence, saint François de Sales, disait : « Soyez aussi doux que possible et souvenez-vous que l'on prend davantage de mouches avec une goutte de miel qu'avec un baril de vinaigre ». À madame Bourgeois supérieure des religieuses du Puy d'Orbe : « Je vous recommande surtout l'esprit de douceur, qui est celui qui ravit les cœurs et gagne les âmes ». Saint François de Sales note aussi l'aspect apostolique de la douceur : elle est comme un levier qui opère la conversion des âmes : « Celui qui est doux n'offense personne, supporte et endure volontiers ceux qui lui font du mal, enfin souffre patiemment les coups et ne rend pas le mal pour le mal. Le doux ne se trouble jamais, mais détrempe toutes ses paroles en l'humilité, vainquant le mal par le bien... Faites toujours vos corrections avec le cœur et les paroles douces, et reprenant les défauts, faites qu'en votre cœur vous excusiez la défaillance, amoindrissant la faute ; car ainsi les avertissements font meilleure opération. »

Voici la prière que saint François de Sales adressait à Dieu pour s'exercer à « la douceur dans les rencontres et les contrariétés quotidiennes » :

« Ô Seigneur, avec votre aide, je veux m'exercer à la douceur dans les rencontres et les contrariétés quotidiennes. Dès que je m'apercevrai que la colère s'allume en moi, je recueillerai mes forces, non avec violence, mais doucement, et je chercherai à rétablir mon cœur dans la Paix. Sachant que je ne peux rien seul, je prendrai soin de Vous appeler au secours, comme le firent

les Apôtres ballottés par la mer en furie. Enseignez-moi à être doux avec tous, même avec ceux qui m'offensent ou me sont opposés, et jusqu'avec moi-même, ne m'accablant pas à cause de mes défauts. Quand je tomberai, malgré mes efforts, je me reprendrai doucement et dirai : "Allons, mon pauvre cœur, relevons-nous et quittons cette fosse pour toujours. Recourons à la Miséricorde de Dieu, elle nous viendra en aide." Amen. »

1. Saint François de Sales,
Introduction à la vie dévote, III,
8-9

De la douceur envers le prochain et remède contre l'ire

Le saint chrême, duquel par tradition apostolique on use dans l'Église de Dieu pour les confirmations et bénédictions, est composé d'huile d'olive mêlée avec le baume, qui représente entre autres choses les deux vertus chères et bien-aimées qui reluisaient en la sacrée Personne de Notre-Seigneur, vertus qu'il nous a singulièrement recommandées, comme si par elles notre cœur devait être spécialement consacré à son service et appliqué à son imitation : « Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur. » L'humilité nous perfectionne envers Dieu, et la douceur envers le prochain. Le baume (qui, comme j'ai dit plus haut, prend toujours le dessous parmi toutes les liqueurs) représente l'humilité, et l'huile d'olive, qui prend toujours le dessus, représente la douceur et débonnairité, laquelle surmonte toutes choses et excelle entre les vertus comme

étant la fleur de la charité, laquelle, selon saint Bernard, est parfaite quand non seulement elle est patiente, mais quand outre cela elle est douce et débonnaire.

Mais prenez garde, Philothée, que ce chrême mystique composé de douceur et d'humilité soit dans votre cœur ; car c'est un des grands artifices de l'ennemi de faire que plusieurs s'amuse aux paroles et contenance extérieures de ces deux vertus, qui n'examinant pas bien leurs affections intérieures, pensent être humbles et doux et ne le sont néanmoins nullement en réalité ; ce que l'on reconnaît parce que, nonobstant leur cérémonieuse douceur et humilité, à la moindre parole qu'on leur dit de travers, à la moindre petite injure qu'ils reçoivent, ils s'élèvent avec une arrogance nonpareille. On dit que ceux qui ont pris le médicament que l'on appelle communément la grâce de saint Paul, n'enflent point s'ils sont mordus de la vipère, pourvue que la grâce soit de la fine : de même, quand l'humilité et la douceur sont bonnes et vraies, elles nous garantissent de l'enflure et ardeur que les injures ont coutume de provoquer en nos cœurs. Car si, étant mordus par les médisants et ennemis nous devenons fiers, enflés et dépités, c'est signe que nos humilités et douceurs ne sont pas véritables et franches, mais artificieuses et apparentes.

Ce saint et illustre patriarche Joseph, renvoyant ses frères d'Égypte en la maison de son père, leur donna ce seul avis : « Ne vous courroucez point en chemin. » Je vous en dis de même, Philothée : cette misérable vie n'est qu'un acheminement à la bienheureuse ; ne nous courrouçons donc point en chemin les uns avec les

autres, marchons avec la troupe de nos frères et compagnons doucement, paisiblement et aimablement. Mais je vous dis nettement et sans exception, ne vous courroucez point du tout, s'il est possible, et ne recevez aucun prétexte quel qu'il soit pour ouvrir la porte de votre cœur au courroux ; car saint Jacques dit tout court et sans réserve, que l'ire de l'homme n'opère point la justice de Dieu.

Il faut de même résister au mal et réprimer les vices de ceux que nous avons en charge, constamment et vaillamment, mais doucement et paisiblement. Rien ne matte tant l'éléphant courroucé que la vue d'un agnelet, et rien ne rompt si aisément la force des canonnades que la laine. On ne prise pas tant la correction qui sort de la passion, quoiqu'accompagnée de raison, que celle qui n'a aucune autre origine que la raison seule : car l'âme raisonnable étant naturellement sujette à la raison, elle n'est sujette à la passion que par tyrannie ; et partant, quand la raison est accompagnée de la passion elle se rend odieuse, sa juste domination étant avilie par la société de la tyrannie. Les princes honorent et consolent infiniment les peuples quand ils les visitent avec un train de paix ; mais quand ils conduisent des armées, quoique ce soit pour le bien public, leurs venues sont toujours désagréables et dommageables, parce qu'encore qu'ils fassent exactement observer la discipline militaire à leurs soldats, ils ne peuvent jamais tant faire qu'il n'arrive toujours quelque désordre, par lequel le bon homme est foulé.

Ainsi, tandis que la raison règne et exerce paisiblement les châtiments, corrections et répréhensions, quoique ce soit rigoureusement et exactement,

chacun l'aime et l'approuve ; mais quand elle conduit avec soi l'ire, la colère et le courroux, qui sont, dit saint Augustin, ses soldats, elle se rend plus effroyable qu'aimable, et son propre cœur en demeure toujours foulé et maltraité.

« Il est mieux, » dit le même saint Augustin écrivant à Profuturus, « de refuser l'entrée à l'ire juste et équitable que de la recevoir, pour petite qu'elle soit, parce qu'étant reçue, il est malaisé de la faire sortir, d'autant qu'elle entre comme un petiturgeon, et en moins de rien elle grossit et devient une poutre. » S'il arrive que le soleil se couche sur notre ire (ce que l'apôtre défend), et qu'elle se convertisse en haine, il n'y a quasi plus moyen de s'en défaire ; car elle se nourrit de mille fausses persuasions, puisque jamais nul homme courroucé ne pensa que son courroux fût injuste.

Il est donc mieux d'entreprendre de savoir vivre sans colère que de vouloir user modérément et sagement de la colère, et quand par imperfection et faiblesse nous nous trouvons surpris par elle, il est mieux de la repousser vivement que de vouloir marchander avec elle ; car pour peu qu'on lui donne de loisir, elle se rend maîtresse de la place et fait comme le serpent, qui tire aisément tout son corps où il peut mettre la tête.

Mais comment la repousserai-je, me direz-vous ? Il faut, ma Philothée, qu'au premier ressentiment que vous en aurez, vous ramassiez promptement vos forces, non point brusquement ni impétueusement, mais doucement et néanmoins sérieusement ; car, comme on voit dans les audiences de plusieurs sénats et parlements, que les huissiers criant :

« Silence » font plus de bruit que ceux qu'ils veulent faire taire, aussi il arrive maintes fois que voulant avec impétuosité réprimer notre colère, nous excitions plus de trouble en notre cœur qu'elle n'avait fait, et le cœur étant ainsi troublé ne peut plus être maître de soi-même.

Après ce doux effort, pratiquez l'avis que saint Augustin donnait au jeune évêque Auxilius : « Fais, dit-il, ce qu'un homme doit faire ; que s'il t'arrive ce que l'homme de Dieu dit au Psaume : "Mon œil est troublé de grande colère", recours à Dieu, criant : "Ayez miséricorde de moi, Seigneur", afin qu'il étende sa main pour réprimer ton courroux. »

Je veux dire qu'il faut invoquer le secours de Dieu quand nous nous voyons agités de colère, à l'imitation des apôtres tourmentés du vent et de l'orage sur les eaux ; car il commandera à nos passions qu'elles cessent, et la tranquillité se fera grande. Mais toujours je vous avertis que l'oraison qui se fait contre la colère présente et pressante doit être pratiquée doucement, tranquillement, et non point violemment ; ce qu'il faut observer en tous les remèdes qu'on use contre ce mal. Avec cela, dès que vous vous apercevrez avoir fait quelque acte de colère, réparez la faute par un acte de douceur, exercé promptement à l'endroit de la même personne contre laquelle vous vous serez irritée. Car de même que c'est un souverain remède contre le mensonge que de s'en dédire sur le champ, aussitôt que l'on s'aperçoit de l'avoir dit, ainsi est-ce un bon remède contre la colère de la réparer soudainement par un acte contraire de douceur ; car, comme l'on dit, les plaies fraîches sont plus aisément remédiables.

Au surplus, lorsque vous êtes en tranquillité et sans aucun sujet de colère, faites grande provision de douceur et débonnairété, disant toutes vos paroles et faisant toutes vos actions petites et grandes de la façon la plus douce qu'il vous sera possible, vous souvenant que l'Épouse, au Cantique des Cantiques, n'a pas seulement le miel sur ses lèvres et au bout de sa langue, mais elle l'a encore sous la langue, c'est à dire dans la poitrine ; et elle n'y a pas seulement du miel, mais encore du lait ; car il ne faut pas seulement avoir la parole douce à l'endroit du prochain, mais encore toute la poitrine, c'est à dire tout l'intérieur de notre âme. Et ne faut pas seulement avoir la douceur du miel, qui est aromatique et odorant, c'est-à-dire la suavité de la conversation civile avec les étrangers, mais aussi la douceur du lait avec les domestiques et proches voisins : en quoi manquent grandement ceux qui dans la rue semblent des anges, et à la maison, des diables.

De la douceur envers nous-mêmes

L'une des bonnes pratiques que nous saurions faire de la douceur, c'est celle envers nous-mêmes, ne nous dépitant jamais contre nous-mêmes ni contre nos imperfections ; car bien que la raison veuille que quand nous faisons des fautes nous en soyons attristés et confus, il faut néanmoins que nous nous empêchions d'en avoir un déplaisir aigre et chagrin, du dépit et de la colère.

Plusieurs font une grande faute en cela lorsque, s'étant mis en colère, ils se courroucent de s'être courroucés, entrent en chagrin de s'être chagrinés, et ont dépit de s'être dépités ; car par ce moyen ils

tiennent leur cœur confit et détrempé dans la colère : et s'il semble que la seconde colère ruine la première, elle sert cependant d'ouverture et de passage pour une nouvelle colère, à la première occasion qui s'en présentera ; outre que ces colères, dépits et aigreurs que l'on a contre soi-même tendent à l'orgueil et n'ont origine que de l'amour propre, qui se trouble et s'inquiète de nous voir imparfaits.

Il faut donc avoir un déplaisir de nos fautes qui soit paisible, rassis et ferme ; car comme un juge châtie bien mieux les méchants en rendant ses sentences par raison et en esprit de tranquillité, que quand il les fait par impétuosité et passion, d'autant que jugeant avec passion, il ne châtie pas les fautes selon ce qu'elles sont, mais selon qu'il est lui-même ; ainsi nous nous châtions bien mieux nous-mêmes par des repentances tranquilles et constantes, que par des repentances aigres, empressées et colériques, d'autant que ces repentances faites avec impétuosité ne se font pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations. Par exemple, celui qui affectionne la chasteté se dépitiera avec une amertume nonpareille de la moindre faute qu'il commettra contre elle, et ne se fera que rire d'une grosse médisance qu'il aura commise. Au contraire, celui qui hait la médisance se tourmentera d'avoir fait un léger murmure, et ne tiendra nul compte d'une grosse faute commise contre la chasteté, et ainsi des autres ; ce qui n'arrive pour rien d'autre, sinon qu'ils ne font pas le jugement de leur conscience par raison, mais par passion.

Croyez-moi, Philothée, comme les remontrances d'un père faites doucement et cordialement, ont bien plus de pouvoir

sur un enfant pour le corriger que les colères et courroux ; ainsi, quand notre cœur aura fait quelque faute, si nous le reprenons avec des remontrances douces et tranquilles, ayant plus de compassion de lui que de passion contre lui, l'encourageant à l'amendement, la repentance qu'il en concevra entrera bien plus avant et le pénétrera mieux que ne ferait une repentance dépitueuse, colérique et tempétueuse. Pour moi, si j'avais par exemple grande affection de ne point tomber au vice de la vanité, et que j'y fusse néanmoins tombé d'une grande chute, je ne voudrais pas reprendre mon cœur en cette sorte : « N'es-tu pas misérable et abominable, qu'après tant de résolutions tu t'es laissé emporter à la vanité ? Meurs de honte, ne lève plus les yeux au ciel, aveugle, impudent, traître et déloyal à ton Dieu », et semblables choses ; mais je voudrais le corriger raisonnablement et par voie de compassion : « Or sus, mon pauvre cœur, nous voilà tombés dans la fosse à laquelle nous avons tant résolu d'échapper ; ah, relevons-nous et quittons-la pour jamais, réclavons la miséricorde de Dieu et espérons en elle qu'elle nous assistera pour désormais être plus fermes, et remettons-nous au chemin de l'humilité ; courage, soyons bien sur nos gardes, Dieu nous aidera, nous ferons peu. » Et je voudrais ainsi bâtir une solide et ferme résolution de ne plus tomber dans la faute, prenant les moyens convenables à cela, et particulièrement l'avis de mon directeur.

Néanmoins, si quelqu'un ne trouve pas que son cœur puisse être assez ému par cette douce correction, il pourra employer le reproche et une répréhension dure et

forte pour l'exciter à une profonde confusion, pourvu qu'après avoir rudement gourmandé et courroucé son cœur, il finisse par un allègement, terminant tout son regret et courroux en une douce et sainte confiance en Dieu, à l'imitation de ce grand pénitent qui voyant son âme affligée la relevait en cette sorte : « Pourquoi es-tu triste, o mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu, car je le bénirai encore comme le salut de ma face et mon vrai Dieu. »

Relevez donc votre cœur quand il tombera, tout doucement, vous humiliant beaucoup devant Dieu pour la connaissance de votre misère, sans vous étonner de votre chute, puisque ce n'est pas chose admirable que l'infirmité soit infirme, et la faiblesse faible, et la misère chétive. Détestez néanmoins de toutes vos forces l'offense que Dieu a reçue de vous, et avec un grand courage et confiance en sa miséricorde, remettez-vous au train de la vertu que vous aviez abandonnée.

2. La douceur, « la vertu de celui qui est réellement maître de lui-même », Famille chrétienne, le 23/05/2022

Entre la paresse et l'agressivité, la douceur est l'apanage des forts. En don de Dieu, elle combat l'égoïsme et la perversité du monde.

Du latin *dulcor*, la douceur désigne ce qui flatte le goût et les sens. « Vous prendrez bien une petite douceur ? » Souvent associée à la flatterie mielleuse, voire à l'hypocrisie, la douceur est une qualité peu prisée d'un monde qui célèbre plus volontiers la puissance. Car la douceur apparaît comme le masque vertueux des

faibles, la stratégie de ceux qui fuient le conflit. On a d'ailleurs reproché aux chrétiens leur affectation « doucereuse » : dans *Le Royaume*, l'écrivain Emmanuel Carrère se moque ainsi de « la bouche en cul-de-poule » qu'il faut faire pour prononcer le nom de Jésus.

Qu'avons-nous fait de la politesse ?

La critique n'est pas neuve, et Léon Bloy fustigeait déjà, dans *Celle qui pleure*, les représentations mièvres de la Vierge, toute pâle et rose sur fond bleu ciel, entourée d'angelots rebondis. Marie, « la clémente, la pieuse, la douce », chantée par le *Salve Regina*. Marie qui se tait et souffre en silence. Douceur, patience et sens du sacrifice : autant de qualités traditionnellement associées aux femmes pour mieux souligner leur subordination.

Pourtant, si la douceur est une faiblesse, comment la Vierge peut-elle être à la fois veule et « clémente » ? La clémence est en effet la bonté de celui qui n'use pas de sa force. Les choses se compliquent si l'on sait que le terme latin *clemens* signifie « indulgent », mais également... « doux » ! La douceur, c'est donc la force surmontée, dépassée et sublimée : non pas l'hypocrisie des faibles, mais la vertu de celui qui est réellement maître de lui-même. Comme l'écrit Victor Hugo : « Celui qui est doux a une puissance singulière qui se compose de la réalité de la force et de l'apparence de la faiblesse. » Voilà pourquoi le don de la force porte comme fruit la douceur.

3. Par la douceur, nous serons sauvés, Jean-François Thomas, sj, Aleteia, le 16/11/20

Entre la mollesse et la violence, la douceur est la marque des forts. Elle est ce don de Dieu qui met à mal les habitudes perverses du monde qui ne vit que par l'orgueil.

« Douce France, cher pays de mon enfance... », chantait Charles Trenet avec, déjà, une certaine nostalgie en voyant sans doute s'effacer peu à peu la terre nourricière qu'il aimait et qu'il découvrait malade. Qualifier la France de « douce » n'est pas un hasard et correspond bien à ce que fut sa réalité et à ce qu'elle demeure en partie, faut-il espérer.

Et nous nous adressons à la Sainte Vierge, Mère aussi de la France, en l'implorant : « O dulcis Virgo Maria ! » car nous connaissons sa délicatesse, sa discrétion, son attention de chaque instant. En sa présence, nous sommes envahis par la paix et nous comptons sur cette douceur pour nous accompagner jusqu'à l'heure de notre mort afin que le passage soit sans angoisse et sans doute. Elle est l'icône de cette douceur évangélique prêchée par son Divin Fils, Elle qui est emplie de bienveillance, de pondération et qui, au jour du Jugement, retiendra le bras du Maître, faisant pencher la balance plus pour la miséricorde que pour la justice.

La douceur est forte

La douceur imprègne toute notre existence, ceci malgré la violence, le mal, le péché qui défigurent et qui semblent compromettre l'œuvre créatrice de Dieu. La douceur de vivre – préférable à la fureur

de vivre – n'appartient qu'aux doux, non pas aux mous et aux lâches mais à ceux qui embrassent d'abord la volonté divine plutôt que la leur et qui poursuivent ainsi paisiblement leur avancée dans la vie, quelles que soient les tentations et les embûches. Comme l'écrit François Cheng dans *La vraie gloire est ici*, « La soif comme la faim, les rires comme les pleurs, la douceur, les blessures, la furie, les regrets, nous n'en jetterons rien, nous les emporterons tous, indégrables viatiques, pour un très long voyage ».

Il suffit parfois d'une unique douceur dans toute une vie pour lui donner un sens, comme Le Petit Prince de Saint-Exupéry dans la solitude de sa planète contemplant les couchers de soleil. Même le retors politique, décrit dans Le Prince de Machiavel, doit plutôt gouverner par la justice et la douceur que par la violence et la barbarie. La douceur emporte ce que la colère et l'impatience perdent. Les parents et les éducateurs sont bien placés pour le savoir. Dieu procède de même envers nous, et cela est heureux car, sinon, l'humanité aurait été rayé de la carte du monde depuis bien longtemps ! Le Christ se révèle comme « doux et humble de cœur », Lui qui est, par ailleurs, tout-puissant et dont l'autorité règne sur l'univers.

Une vertu tournée vers l'autre

Saint Thomas d'Aquin, bien entendu, n'a pas laissé échapper de son analyse cette douceur divine. Il en parle lorsqu'il étudie la vertu de tempérance et la définit comme mansuétude, ce pare-feu contre les braises de la colère comme passion. Se penchant sur la parole du Christ citée précédemment (Mt, XI, 29), il commente : « Toute la loi

nouvelle consiste en ces deux choses : la douceur et l'humilité. En effet, la douceur nous ordonne à l'autre et l'humilité nous ordonne à Dieu et à nous-même » (Somme théologique, IIa-IIæ, q.157, a.1). Cette douceur récapitule toutes les dimensions qu'elle mérite. En effet, elle n'est pas simplement un remède contre quelque chose de mauvais, ce qui demeurerait une arme contre l'irascible à conquérir. Elle est aussi la qualité de celui qui, sans se lasser, fait preuve de délicatesse envers les autres. Aussi ne surgit-elle point comme un bon diable de sa boîte uniquement en période de tension ou de crise. Comme toute vertu, elle est un équilibre, celui entre la mollesse et la violence. Il serait bon de nous en souvenir, dans la vie familiale et relationnelle, mais encore dans la vie politique et sociale. Bien des décisions nécessaires et douloureuses peuvent être prises par douceur, évitant ainsi les pièges de la démission et de l'irascibilité. Saint Louis fut un modèle en ce domaine, lui qui mena son royaume avec sagesse et avec force, conditions de la grandeur.

Quant à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, femme forte et non point mièvre, elle reconnaît combien Jésus la conduit avec douceur, et fermeté, sur cette « petite voie » qui est la sienne, n'oubliant pas qu'elle est aussi Thérèse de la Sainte Face. Cela va plus loin que la « douceur angevine » chère à Joachim Du Bellay. Les doux auxquels Notre-Seigneur fait la promesse de posséder la terre dans les Béatitudes (Mt, V, 4) ne sont pas portés sur un tapis de pétales de roses et gavés de « douceurs ». Ils passent par la souffrance, la persécution et le sacrifice. La douceur n'est pas celle d'un ours en peluche, encore

moins d'un bisounours. Elle est ce qui met à mal les habitudes perverses du monde qui ne vit que par l'orgueil. Georges Bernanos, dans La Joie, note admirablement : « L'orgueil à vif n'a cure ni de patience, ni de douceur. C'est une goutte d'eau sur un fer rouge. » Le fort véritable est revêtu de douceur, bien entendu interprétée par le monde comme de la faiblesse. Saint François d'Assise n'a pas conquis des empires sur le terrain, empires tous promis à s'écrouler, mais il continue à conquérir les âmes par la ferme douceur qui fut la sienne et qui le conduisit à annoncer sans peur l'Évangile jusqu'auprès de ses plus impitoyables ennemis.

Le fruit d'un combat spirituel

Certains lions peuvent être empreints de douceur car l'apparence est souvent trompeuse. Léon Bloy, par ailleurs féroce en bien des circonstances mais qui fut un apôtre infatigable, avouait dans Au Seuil de l'Apocalypse : « La vraie bonté, la bonne volonté toute pure, la simplicité des petits enfants, tout ce qui appelle le baiser de la Bouche de Jésus, on sait bien qu'on ne l'a pas et qu'on n'a vraiment rien à donner à de pauvres cœurs souffrants qui implorent du secours. » Et, à la fin de sa vie, se retournant sur le bilan, encore provisoire, il avoue dans son ouvrage Dans les Ténèbres : « Il me reste d'avoir pleuré. Je n'ai pas d'autre trésor. Mais j'ai tant pleuré que je suis riche en cette manière. Quand on meurt, c'est cela qu'on emporte : les larmes qu'on a répandues et les larmes qu'on a fait répandre — capital de béatitude ou d'épouvante ! » La douceur n'est pas ici un sentiment passager, une

sensiblerie, mais le résultat d'un combat spirituel.

La douceur de Dieu

Le docteur angélique, parlant des deux types de connaissance, revient sur la douceur, celle de Dieu, qui va emplir peu à peu celui qui contemple : « [Outre la connaissance spéculative], il y a une connaissance affective ou expérimentale de la bonté ou volonté divine ; on expérimente en soi-même la douceur de Dieu et l'amabilité de la divine volonté, selon ce que Denys dit de Hiérothée qui apprit les choses divines pour les avoir éprouvées en lui-même. Nous sommes ainsi invités à expérimenter la volonté de Dieu et à goûter sa douceur » (IIa-IIæ, q. 97, a. 2, ad. 2). Toute douceur vient de Dieu car elle n'est point notre pente naturelle, ne la trouvant point efficace ou virile, et surtout la considérant comme un frein à notre autonomie, à notre indépendance vis-à-vis de Celui qui est notre origine et notre fin.

Lorsque nous éprouvons la douceur de vivre, nécessairement il y a là une présence du divin. Encore faut-il ouvrir les yeux, comme les pèlerins d'Emmaüs à la fraction du pain : il leur a fallu attendre la fin du repas pour reconnaître l'origine de la douceur envahissant leur cœur. Charles Péguy fait ainsi parler Jeanne quittant tout pour répondre aux voix : « Quand pourrai-je le soir filer encore la laine, assise au coin du feu pour les vieilles chansons ? Quand pourrai-je dormir après avoir prié dans la maison fidèle et calme à la prière ? » (Jeanne d'Arc, « À Domrémy »). La douceur du foyer paternel, de la terre charnelle, cette douceur si précieuse qui nous relie à

Dieu mérite toute notre attention et tous nos soins. Par elle, nous serons sauvés.

4. Fabrice Hadjadj, Et les violents s'en emparent

On connaît bien la seconde béatitude : « Heureux les doux, ils posséderont la terre ». On ignore souvent la sentence apparemment contraire, un peu plus loin dans l'Évangile, et que porte, cependant, le même unique souffle : « Le Royaume souffre violence, et les violents s'en emparent ». En quelque sorte : « Heureux les violents... » Comment articuler ces deux propositions, que la paresse, en général, nous entraîne à séparer, inclinant vers l'une ou l'autre, selon le caractère particulier de notre unanime veulerie ?

Saint Macaire l'Égyptien ne laissait pas de les affirmer indissociables. Dans son Histoire Lausiaque, Palladius raconte que ce moine du désert, non content d'habiter une cellule où l'on venait fréquemment l'importuner, creusa avec une louche, au fil des ans, une galerie d'un demi mille au bout de laquelle il aménagea une petite grotte. Certains prisonniers fouillent, en cachette, pour s'évader et rejoindre le monde ; Macaire excava, lui, pour se cloîtrer davantage, afin de trouver la liberté intérieure. Dans le fond de ce boyau dont Pallade avance qu'il a pour longueur « le temps de dire vingt-quatre prières », l'higoumène de Scété pensa ses homélies sur la violence évangélique. Sans hésiter, sans même envisager leur contradiction, il aligne les deux paroles : « Soyez bons et doux comme votre Père céleste est compatissant » et « Faites-vous violence, car ce sont des violents qui s'emparent du Royaume. Il explique plus loin : celui qui ne

s'est pas fait violence pour pratiquer la douceur, « il manque de douceur, puisqu'il n'a accompli aucun effort pour en acquérir, ni ne s'est préparé à la recevoir. » La douceur à pratiquer n'est point douceur humaine, mais divine. Cette douceur n'advient que d'avoir violé notre « chochotterie ». Il faut se violenter pour l'accueillir, déchirer de son cœur l'hymen, du sanctuaire le voile, comme elle y entre. Avoir le courage et la patience de creuser un chemin par-dessous les murs. Avec une pelle à tarte, au besoin. Ou une petite cuillère. Avec les ongles pour les plus parfaits. De creuser en soi jusqu'à l'autre. D'y croire sans le voir. Taupes du ciel.

Violence tournée vers soi, pour avoir la douceur d'en haut. Douceur tournée vers autrui, pour le percer du glaive de la Parole. Se maintenir funambule sur cette crête rocheuse, sans verser de gauche ni de droite, une vigilance aiguë seule y réussit. Le nombre, en général, bascule dans la facilité : on braque la violence sur autrui, on se fait indulgent envers soi-même ; on débagoule un boniment grossier, flasque de flatterie ou crispé d'insultes. La tension agace et l'on préfère se relâcher, s'assoupir sur des maximes rassurantes. Il y a, parmi les modernes cagots, ceux qui se gobergent dans la douceur, et ceux qui s'enferment dans la violence. Ces deux catégories coupent la pomme du péché en deux et s'en régaleront pour leur apaisement.